

Épîtres sur divers sujets . Par  
M. Barthe,...

Barthe, Nicolas-Thomas (1736-1785). Auteur du texte. Épîtres sur divers sujets . Par M. Barthe,.... 1762.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



# EPIGRAMES

SUR

## DIVERS SUJETS.

*PAR M. BARTHE, de l'Académie des  
Belles-Lettres de Marseille.*



A PARIS,

Chez LESCLAPART le jeune, quai de Gêvres.

---

M. DCC. LXII.

*Avec Approbation & Permission.*

*Ie*

*12903*

*Z. 9284  
ZD 925-16*



---

# T A B L E.

**E** PITRE I. *A M. DULARD, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille. Sur les Mœurs de Paris.* page 1

**E** PITRE II. *A Madame DU BOCCAGE. Sur l'influence des femmes sur les mœurs.* 10

**E** PITRE III. *A Mesdames SEIMANDY. Sur l'Enjouement.* 20

**E** PITRE IV. *A THÉMIRE. Sur l'Ennui.* 34

**E** PITRE V. *A M. THOMAS, Auteur de l'Eloge de DU-GUAY-TROUIN. Sur le Génie considéré par rapport aux Beaux-Arts.* 42

**E** PITRE VI. *A M. le Baron d'AIGUINES. Sur les beautés de l'Art & de la Nature dans les Campagnes.* 55





---

# EPIGRAMMES

## SUR DIVERS SUJETS.

---

### EPIGRAMME I.

À M. DULARD, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

*Sur les Mœurs de Paris.*

C'EST pas toi que l'on refuse,  
*Damis* ; tu veux que mon pinceau  
Te craïonne un léger tableau  
De cette ville qui m'amuse.  
L'amitié m'en fait une loi,  
Mais je fuis le ton d'un ouvrage.  
Songe que je parle avec toi,  
Sans art comme sans verbiage ;  
Et de tant d'êtres si divers  
Peins-toi le bizarre assemblage,  
Par le désordre de mes vers.

Grands talens, spectacles magiques,  
Tantôt courus, tantôt sifflés,  
Seigneurs vils, *Midas* boursofflés,

Bas flatteurs , amis politiques ,  
Peuple vain , luxe fastueux ,  
Equipages tumultueux ,  
Cabriolets à jeune guide ,  
Moines vermeils , riches prélats ,  
Abbés , *Adonis* en rabats ,  
Savans au teint pâle & livide ,  
Populace de beaux-esprits ,  
Magistrats aux discours fleuris ,  
Marquis bruians à tête vuide ,  
Amans volages , bons maris :  
De tous les objets dans Paris  
J'admire la source féconde ,  
Et cette reine des cités  
A mes yeux toujours enchantés  
Présente un abrégé du monde.

De l'enjouement chaque mortel  
Y reçoit & donne l'exemple ;  
On court fans cesse à son autel ,  
Et tout Paris lui sert de temple.  
La tristesse , le froid bon-sens  
Sont les victimes qu'on immole ;  
Les ris sont prêtres de l'idole ,  
Et la faillie est son encens.

Dans les cercles chacun déploie  
L'art profond de tout effleurer.  
Un nœud léger d'or & de soie  
Unit les cœurs sans les ferrer.  
Vous pâlissez, les fronts pâlisent,  
Et vos plaisirs & vos douleurs  
Dans les regards se réfléchissent,  
Mais sans pénétrer jusqu'aux cœurs.  
Telle est une brillante glace,  
Tels ces marbres durs & polis,  
Où les objets sont reproduits,  
Mais s'arrêtent à la surface.

On y disserte des chansons  
Et du savoir des philosophes,  
Des brochures & des sermons,  
Des ministres & des étoffes,  
Des caillettes & des guerriers,  
Du Jansénisme & des actrices,  
Des champs de *Mars* & des coulisses,  
Et des pompons & des lauriers.

Ce peuple, favori des Graces,  
Mais redouté des fiers Anglois,  
Par des bons mots & des couplets

Se console de ses disgraces.  
Il préfère les jeux badins  
Aux nobles transports du génie,  
Son art de plaire & sa folie,  
Aux vœux outrés de ses voisins  
Il aime avec idolâtrie  
Les bons danseurs, les airs nouveaux,  
Et vante peu ses Généraux,  
S'ils n'ont que sauvé la patrie.

Je vois les travers consacrés,  
Les ridicules effroyables,  
Les défauts souvent adorés,  
Les vices mêmes agréables.

Le bon-ton fait les bonnes mœurs ;  
Ses oracles, ce sont les Belles,  
Reines des esprits & des cœurs,  
Au rouge, à la mode fidelles,  
Et *Pénélopes* comme ailleurs.

O Déesse de cet Empire,  
Mode, ce n'est que dans Paris  
Que de tes loix on peut s'instruire.  
Ton caprice qui nous inspire,  
Règle nos mœurs & nos écrits,

*sur divers sujets.*

Donne à l'Europe nos habits,  
Dicte l'éloge & la fatyre.

Les goûts , les destins sont divers.  
Le Germain brille par le code.  
L'Anglois tient le trident des mers.  
Le François regne par la mode.

Mais ce peuple de fous charmans  
Offre en tout genre des modèles.  
Il réunit aux agrémens  
Des connoissances immortelles,  
Aux colifichets les talens ,  
Et le génie aux bagatelles.

Tandis qu'à des soupés brillans  
Que les ris François affaïssonnent ,  
Les flots du champagne bouillonnent  
Dans les cristaux étincelans ;  
Tandis que les jettons résonnent  
Sous l'avide main des joueurs ;  
Que des airs , du sommeil vainqueurs ,  
Animent des danses légères ,  
Et que les amans séducteurs  
Trompent les époux & les mères ,

L'astronome observe les cieux ;  
Attentif au sein des ténèbres ;  
Le poète , des rois fameux  
Evoque les ombres funèbres ;  
Des Empires changeant le fort ,  
Le guerrier trace des batailles ,  
Et prépare les funérailles  
D'une foule immense qui dort.

On parle ici Philosophie,  
Pour Philosophe on ne l'est pas.  
Le masque de la modestie  
Sert l'orgueil de tous les états ;  
On y censure par envie ,  
On raille , on médit par manie ,  
On ne brille que par éclats ,  
Et par air on est même impie.  
Mais grace aux sages délicats  
Qui savent abrégér la vie  
Longue sans un peu de folie ,  
Ici , mieux que dans nos climats ,  
On chante , on rit , on boit , on aime ,  
On fait être heureux sans système ;  
Tous les arts aux jeux , aux repas  
Unissent leur charme suprême ;

Chaque saison a des appas ,  
Et dans le sein de l'hiver même  
Les fleurs y naissent sous les pas .

C'est sur ces rives fortunées ,  
*Damis* , que les arts , les plaisirs ,  
Arbitres de mes destinées ,  
Vont remplir mes jeunes années  
Et la foule de mes desirs .

Majestueuse Architecture ,  
De Paris superbe ornement ;  
Chef-d'œuvres d'un pinceau brillant ,  
Rival heureux de la nature ;  
Marbres qu'un ciseau créateur  
Façonne , amollit , vivifie ;  
Théâtre , dont l'art enchanteur  
Unit *Melpomène* à *Thalie* ,  
Où me fait frémir *Athalie* ;  
Où m'amuse un dévot trompeur ;  
Fameux temple de l'harmonie ,  
Qui captives par ta magie  
Mes yeux , mes oreilles , mon cœur ;  
Vous tous , divins fruits du génie ,  
Je vous vois enfin , je vous sens ,

Vos charmes ont rempli mon ame ;  
 Et vous versez dans tous mes sens  
 Ces transports , cette active flâme ,  
 Mère féconde des talens.

Mais toi , Plaisir , Plaisir aimable ,  
 Que défend la triste raison ,  
 Toi , qui dans les yeux de \* \*  
 Me peins le bonheur véritable ,  
 Embelli ma jeune saison.

Oui , je badine avec *Chapelle* ,  
 Je vole aux cieux avec *Neuton* ,  
 Je m'attendris avec \* \* .

Il est doux pour l'ame immortelle ,  
 Sublime & tendre tour-à-tour ,  
 D'allier l'étude & l'amour ,  
 D'unir à *Pascal* une Belle.

*Damis* , par de vains argumens  
 Ne fane point la fleur brillante  
 Du Plaisir , ce Dieu de mes sens ;  
 Peut-on être sage à vingt ans ?  
*Socrate* ne le fut qu'à trente.

*Eucharis* , aux yeux de *Mentor* ,  
 Charmoit le jeune *Télémaque* ,  
 Qui , dans son amoureux effor ,

*sur divers sujets.*

9

Oublioit son père & l'Itaque ,  
Et , s'il faut mieux citer encor ,  
Aux champs de *Mars* le fier *Hector*  
Songeoit à sa belle *Andromaque*.  
Mais de la sombre antiquité ,  
A quoi bon perçant les ténèbres ,  
Chercher des exemples célèbres ?  
Ai-je besoin d'autorité ?  
Ces vers , enfans de ta jeunesse ,  
Et d'une lyre enchanteresse ,  
Où ta muse , d'*Anacréon*  
Prêche la morale commode ,  
Et fait sourire à ce sermon ,  
Ces vers sont aujourd'hui mon code.  
O des neuf Sœurs amant chéri ,  
Je ne puis donc plus que te lire !  
J'étois trop heureux de m'instruire  
Près d'un philosophe poli ,  
Qui fait penser , & qui fait rire !  
Amitié , doux enchantement ,  
Que d'autres en des vers sublimes ,  
Nous tracent ton portrait charmant :  
Sans te définir par maximes ,  
Je te connois par sentiment.

---

## ÉPIÎTRE II.

A MADAME DU BOCCAGE.

*Sur l'influence des femmes sur les mœurs.*

L O I N de ces villes musulmanes ,  
 Où le beau sexe infortuné  
 A la sagesse condamné ,  
 Gémit sous des tyrans prophanes ;  
 Il est sur des bords plus heureux  
 Une ville immense & polie ,  
 Séjour des Beaux-Arts & des Jeux ,  
 Ouvrage bizarre & pompeux  
 De *Minerve* & de la *Folie*.

C'est-là qu'arbitre souverain ,  
 Dans une activité frivole ,  
 On voit le peuple féminin  
 Décider le sort incertain  
 D'un monde dont il est l'idole ,  
 Et gouverner le genre humain.

O toi , qu'on redoute & qu'on aime ,  
 Beauté , l'éclat du diadème

Cède à l'éclat de tes attraits.  
Les rois ont un pouvoir suprême ;  
O Beauté ! tu n'as que toi-même ,  
Les rois font tes premiers sujets.  
Des rubans forment sa couronne ;  
Des sophas lui servent de trône ;  
Elle a pour sceptre un éventail ,  
Pour trésor son cœur & ses charmes ,  
Pour faste des magots d'émail ,  
Et des regards pour seules armes.

Ces fiers vengeurs de nos États ,  
Ces guerriers qui dans les combats  
Portent un visage intrépide ,  
Eux qui bravent des bataillons  
Hérissés d'un fer homicide ,  
Eux que le bruit de cent canons  
Jamais n'étonne ou n'intimide ;  
Ces *Renards* , aux pieds d'un *Armide*  
Daignent abaisser leur fierté ,  
Aux femmes tremblent de déplaire ,  
Et viennent , pleins d'aménité ,  
Plier leur mâle caractère  
Aux caprices de la Beauté.  
Vieillis dans les champs de *Bellonne* ,

*Vénus* a leurs derniers momens.  
Ils feignent des empressements  
Même au-delà de leur automne.  
Ils adoucissent leur regard  
A-travers leurs doubles lunettes,  
Applaudissent des ariettes,  
Et, pour *Chaulieu* quittant *Follard*,  
Changés en héros de toilettes,  
Ils expirent sous l'étendard  
Et des prudes & des coquettes.  
  
Nos magistrats impérieux  
De qui les âmes peu communes  
Partageant le pouvoir des Dieux,  
Règlent d'un ton sententieux  
Et nos destins & nos fortunes ;  
Ces sénateurs facétieux  
Mêlent pour plaire à deux beaux yeux,  
A l'antique jargon du code,  
Les propos fins, les jolis traits,  
Et le ton léger de la mode  
Au ton empesé des arrêts.  
Aux Dames par eux encensées  
Ils offrent les tributs flatteurs  
De leur ambre, de leurs odeurs,

Et les boucles entrelacées  
De leurs cheveux longs & flottans,  
Et de leurs phrases compassées  
Les insipides agrémens,  
Et des ardeurs toujours glacées.  
D'un air léger mais occupé  
Ils vont, ils parlent en cadence.  
Ils plaisantent à l'audience,  
Ils opinent dans un soupé.

Que dis-je ? Un Crésus imbécille  
Qui ne sçait compter que par mille,  
Qui, fier d'un hôtel somptueux,  
De ses grands laquais dédaigneux,  
Des fots hommages du vulgaire,  
Traîné dans un char fastueux,  
Ne daigne point toucher la terre ;  
Ce Dieu des avides mortels  
Descend de ses riches autels.  
Il s'empresse à soumettre aux Belles  
Qui le flattent d'un œil malin,  
Ses chars qu'a verniffés *Martin*,  
Ses gros galons & ses dentelles,  
Les bijoux qu'étale sa main,  
Ses précieuses bagatelles,

Ses architectes , ses brodeurs ,  
Son faste , ses fausses grandeurs ,  
Toutes ses risibles hauteurs ,  
Ses amis que son or éveille ,  
Les dédicaces des auteurs ,  
Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi , maître absolu des cœurs ,  
Le beau Sexe , avec un sourire  
Commande tout ce qu'il desire.  
Par des danses , des chants vainqueurs ,  
Par des caprices séducteurs  
Il sçait régler , il sçait proscrire  
Les modes , les goûts & les mœurs ;  
Pour des loix donne des erreurs ,  
N'aime , ne répand que les fleurs ,  
Communique un brillant délire ,  
Orne le frivole & le faux ,  
Reçoit l'encens des madrigaux ,  
Et soumet tout à son empire ,  
Les grands , les sages & les fots.

Mais je vois des maisons riantes ,  
Temples de ces divinités.  
Que leurs douces voix font puissantes !

On vole aux ordres respectés  
Que donnent ces têtes charmantes.  
Le nombre, la pompe des chars,  
L'or qui le cède à la peinture,  
Une élégante architecture  
Arrêtent mes premiers regards.  
Plus loin sur la toile docile  
Dans un fallon voluptueux,  
De *Boucher* le pinceau facile  
A des Amours tracé les jeux.  
De la moire l'onde incertaine,  
Les riches tapis des Persans,  
Les marbres & la porcelaine  
Décorent ces appartemens ;  
Et le cristal poli des glaces  
Des Belles répète les graces,  
Et l'éclat de mille ornemens.  
Tout respire ici l'abondance,  
La parure, le doux loisir.  
Ah ! sans doute on ne voit qu'en France  
Les Dieux du goût & du plaisir  
Amis du Dieu de l'opulence.  
L'espoir de la félicité,  
A l'aspect de tant de merveilles,

A faisi mon cœur enchanté :  
 J'ouvre les yeux & les oreilles ;  
 Observer l'effet d'un pompon ,  
 Et méconnoître un caractère ;  
 Applaudir un joli sermon ,  
 Et réformer le ministère ;  
 Rire d'un projet salutaire ,  
 Et s'occuper d'une chanson ;  
 Immoler les mœurs aux manières ,  
 Et le bon sens à des bons mots ;  
 Dire gravement des misères ,  
 Et plaisanter sur des fléaux ;  
 Siffler l'air simple d'un héros ,  
 Et chérir des têtes légères ;  
 Se flétrir dans la volupté ,  
 S'ennuyer d'un air de gaieté ;  
 N'avoir de l'esprit qu'en faillie ,  
 Paroître poli par fierté ,  
 Perfide par galanterie ,  
 Généreux sans humanité ;  
 Sans être aimé se voir goûté ;  
 Louer par fade idolâtrie ,  
 Ou par desir d'être flatté ;  
 Médire par oisiveté ,

Quelquefois

Quelquefois par méchanceté,  
Plus souvent par coquetterie ;  
Quitter *Cléon* par fantaisie,  
Aimer un duc par vanité,  
Un jeune fat par jalousie :  
Tel est ce monde tant fêté,  
Telle est la bonne compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur,  
Sans cesse éloignés de nous même,  
Ignorer le plaisir extrême  
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?  
Quoi ! sur le théâtre bizarre  
Du bruit, du luxe, de l'erreur,  
Un sage aimable est-il si rare ;  
Et l'art, le don de l'agrément,  
Ce don futile, mais charmant,  
Du François premier apanage,  
Seroit-il l'unique avantage  
D'un sexe enchanteur & puissant ?

Non : Paris voit une mortelle,  
Simple par goût, belle sans fard,  
Fine sans air, vive sans art,  
Et toujours égale & nouvelle.

Comme *Vénus* elle sourit,

Comme l'*Amour* elle nous blesse,  
De *Minerve* elle a tout l'esprit,  
Hélas ! & toute la sagesse.

Mais elle unit à des appas  
Une ame sensible & sublime,  
L'art difficile de la rime  
Aux traits faillans ou délicats.  
C'est elle dont la voix touchante  
A fait retentir sur nos bords  
Les sons nombreux, les fiers accords  
De ce *Milton* que l'Anglois vante ;  
Elle qui dans de nouveaux airs  
A chanté, rivale d'*Homère* ,  
Ce Génois, ce vainqueur des mers ,  
Qui d'un vaste & riche hémisphère  
Aggrandit pour nous l'univers.

Aussi dans les champs d'Italie ,  
Pour le chantre de son héros ,  
Gènes des lauriers de *Délos* ,  
Mêlés aux myrtes d'*Idalie* ,  
A formé des festons nouveaux ;  
A son aspect, des cardinaux  
L'ame altière s'est adoucie ,

Enfin le Pape l'a bénie ;  
Mais vingt siècles auparavant  
Le doux *Tibulle* en la voyant ,  
Eût , je pense , allarmé *Délie* ;  
*Virgile* eût mieux peint *Lavinie* ;  
Et son *Auguste* assurément  
N'eût jamais couronné *Livie*.

Chère aux Savans , chère à *Cypris* ,  
Illustre & belle *DU BOCCAGE* ,  
L'honneur & l'amour de Paris ,  
Jouissez du plus beau partage ,  
Goûtez la gloire au sein des ris.

Les grands poètes & les Belles  
De l'envie excitent les cris.  
Vous étonnez les beaux esprits ,  
Vous faites mille amans fidèles ;  
Mais vous n'avez point d'ennemis.  
Votre sexe qui vous envie ,  
En faveur de votre génie ,  
Pardonne vos charmes brillans ;  
Tandis qu'en faveur de ces charmes ,  
Le nôtre , qui vous rend les armes ,  
Vous pardonne tous vos talens.

---

## ÉPÎTRE III.

A MESDAMES SEIMANDY.

*Sur l'Enjouement.*

L'ANGLAIS, de la Philosophie  
 Percant les augustes secrets,  
 Dans le silence des forêts  
 Promène sa mélancolie.  
 Célèbre dans l'art de jouir,  
 Le peuple qui vit naître *Ovide* ;  
 Sous un myrte où l'amour le guide,  
 Respire & chante le plaisir.  
 L'Ibère qui des bords du Tage  
 Franchissant l'abyme des flots,  
 Nous donna des mondes nouveaux,  
 Dans ses yeux & dans son langage,  
 Peint la majesté des héros.  
 O François, une aimable chaîne  
 T'unit au Dieu de l'agrément.  
 J'habite les bords de la Seine :  
 Je dois mes vers à l'*Enjouement*.

Oui, sans ce Dieu qui nous caresse,  
Pour nous la vie est un fardeau.

Avec lui l'heureuse vieilleſſe  
Badine encor près du tombeau.

Il donne à la belle jeuneſſe

La piquante vivacité,

Et de l'univers enchanté

Il bannit par ſa douce yvreſſe

L'ennui de l'uniformité.

Ah ! ſans lui, d'un talent ſublime

Nous ſommes foiblement émûs ;

A peine d'utiles vertus

Obtiennent une froide eſtime.

Mon cœur eſt bien mieux occupé

Par ſon badinage folâtre.

*Corneille* eſt roi ſur le théâtre,

*Chapelle* eſt Dieu dans un ſoupé.

L'éclat d'une ſuperbe fête,

Les palais ſomptueux des rois,

S'il n'y fait entendre ſa voix,

N'offrent qu'une pompe muette.

Cédez à ce Dieu ſéducteur,

Vains philoſophes de la Grèce,

Vous raiſonniez ſur la ſageſſe ;

Mais par lui je sens le bonheur.  
 Il embellit la beauté même.  
 La laideur lui doit des attraits,  
 Il répand des charmes secrets  
 Sur le chapeau & le diadème.  
 De *Mars* le glaive ensanglanté,  
 La balance de la Justice,  
 Le sceptre de l'Autorité,  
 Sont les jouets de son caprice.  
 Souvent l'Europe a vû ses mains  
 Des États diriger les rênes.  
 Plus puissant que les *Mazarins*,  
 Que les *Louvois*, que les *Turennes*,  
 Il régloit le sort des humains.  
 Aimable Dieu, dans ma patrie,  
 Fixe à jamais tes étendarts ;  
 Sans toi, que m'importent la vie,  
 Les dignités & l'industrie,  
 Et les trésors & tous les arts ?  
  
 L'ame d'un Grand peu satisfaite  
 Gémit dans de brillans festins.  
 Son œil sur les plus beaux jardins  
 Promène une vûe inquiète.  
 Il ne jouit point de ces eaux

Que la jeune main des Naiïades  
Sur le gazon verse en cascades ,  
Ou fait jaillir sous des berceaux.  
L'airain , le marbre qui respire  
Ne retracent pas pour ses yeux  
Les traits des Belles ou des Dieux.  
Son maître a daigné lui sourire ;  
Il marche entouré de flatteurs ,  
Il fait gouverner un Empire.  
Hélas ! au faite des honneurs ,  
Malheureux ! Il ne sçait pas rire.

L'hiver flétrit notre séjour.  
L'air est troublé par les orages .  
Le ciel est couvert de nuages.  
L'œil cherche envain l'astre du jour.  
La neige blanchit les montagnes.  
Les eaux inondent les vallons.  
Le vent mugit dans les campagnes.  
Les fleuves roulent des glaçons.  
Un disciple heureux d'*Epicure*  
S'amuse , environné d'horreurs.  
Au sein d'une retraite obscure ,  
Et dans le deuil de la nature ,  
L'*Enjouement* fait naître des fleurs.

Quel est ce temple où la richesse  
Et le goût fixent mes regards ?  
Un Crésus , yvre de mollesse ,  
Y dort au milieu des beaux arts.  
Sa jeune & perfide maîtresse ,  
Par ses chansons & ses appas ,  
Réveille envain cette ame épaisse :  
Le plaisir ne s'achète pas.  
Sur une toile enchanteresse  
Les ris & les jeux sont tracés :  
Sur son front , dans ses yeux glacés  
Je n'apperçois que la tristesse.

Quittons *Plutus* & ses bosquets ,  
Pour une fête de village :  
Sous des tavernes de feuillage ,  
On peut oublier les palais.  
Là , des raïons de l'allégresse  
Les visages sont colorés ;  
On n'y voit point les flots dorés  
Des bons vins d'Espagne ou de Grèce ;  
Un jus sans parfum , sans finesse ,  
Gratte les gosiers altérés.  
Là , sous des ombrages antiques  
Sautent de vigoureux danseurs ;

Là, je vois les vieillards grondeurs  
Déridés par des airs bachiques ;  
Je compte ces groupes rustiques ,  
Et j'entends trinquer les buveurs.

Là, parmi des concerts barbares ,  
Des pots brisés , des cris perçans ,  
Les amantes & les amants  
Forment mille courses bifarres ;  
Le père anime ses enfans.

Vous triomphez dans ces orgies ,  
Bonheur grossier, facile & doux.  
Princes fameux , puissans génies ,  
Ont-ils moins de plaisirs que vous ?

Je fais que l'*Enjouement* préfère  
Une vive & douce gaîté ,  
Naïve sans être grossière ,  
Toujours noblement familière ,  
Piquante avec simplicité.

Heureux le mortel plein de graces ,  
Qui n'eut jamais l'air apprêté ,  
Qui rit sans art & sans grimaces ,  
Me raille sans méchanceté ,  
Sans qu'il me flatte , fait me plaire ,  
Travestit en jeune beauté

Cette raison vieille & sévère,  
Qui des Belles se fait chérir,  
En les amusant les enflâme,  
Et sans les voir jamais rougir,  
Excite souvent dans leur ame  
La douce image du plaisir !

Non loin de la reine des villes,  
Au centre d'un bocage épais,  
Dans des lieux en roses fertiles,  
*L'Enjouement* plaça son palais.  
Il en a banni l'opulence.  
Sur-tout, l'or n'y brilla jamais.  
De la triste magnificence  
Ce Dieu fuit les pompeux apprêts.  
Des myrtes souples qui s'unissent,  
Forment des voûtes en berceaux ;  
Des rangs de jeunes arbrisseaux  
Sont des colonnes qui fleurissent ;  
L'air est charmé du bruit des eaux  
Qui serpentent ou qui jaillissent,  
Et toujours ces bois retentissent  
Des accords brillans des oiseaux.  
Là, sur le marbre ou le porphyre,  
On ne voit point ces fiers vainqueurs,

Ces héros fameux qu'on admire :  
Les héros font couler des pleurs.  
Mais dans ces riantes retraites  
Les *Jeux* ont peint de leurs craïons  
Les traits chéris des *La Fayette*,  
Des *Sévignés* & des *Ninons*.  
Les mâles & sombres peintures  
Des *Le Bruns* & des *Parrocls*  
N'y retracent point aux mortels  
Le sang, les meurtres, les bleffures.  
L'*Albane* y peint la volupté  
D'une touche vive & légère ;  
Le pinceau naïf de *Ténière*  
Des hameaux la grosse gaîté ;  
Dans sa bouffonne liberté  
*Calot* lui-même fait y plaire.  
L'autel n'est paré que de fleurs,  
Que de festons & de guirlandes.  
Le Dieu, maître aimable des cœurs,  
N'exige point d'autres offrandes :  
Qui peut rire obtient ses faveurs.  
Par les respects ou le silence  
On n'adore pas en ce lieu.  
On ne rend son hommage au Dieu

Que par le chant ou par la danse,  
 Sa main joue avec complaisance  
 Sur un luth monté par *Chaulieu*.  
 Il a composé sa couronne  
 Des dons de *Flore* & de *Bacchus*.  
 La troupe des *Jeux* l'environne.  
 Ses traits sont fins, quoiqu'ingénus.  
 Oh ! combien de reines altières  
 N'ont pû voir cet heureux séjour,  
 Tandis que les *Jeux* dans sa cour  
 Appelloient de simples bergères !  
 S'il y reçût des majestés,  
 Elles quittoient du rang suprême  
 Tous les ornemens respectés,  
 Et le sceptre & le diadème,  
 Et tout l'ennui des dignités.  
  
 Moi, je rends grace aux destinées  
 De n'être point au rang des rois.  
 Ce Dieu, dont j'adore les lois,  
 Gouverne mes jeunes années.  
 Du sein de mon riant loisir  
 Il écarte l'inquiétude ;  
 Dans le silence de l'étude  
 Il m'apprend l'art de le saisir,

Et sous l'amorce du plaisir  
Il me déguise l'habitude  
De veiller & de réfléchir.  
Tantôt, dans les jeux de *Thalie*  
J'aime à le voir, utile aux mœurs,  
Craïonner l'humaine folie,  
Et nos vices & nos erreurs.  
Tantôt dans ces lieux où la danse  
Et le folâtre Incognito  
Donnent une heureuse licence  
Aux *Jeux* qui sautent en cadence,  
Et s'agacent en domino,  
Je le vois, au sortir de table,  
Tenant un archet à la main,  
Faire mouvoir le genre humain:  
Il a l'air un peu libertin,  
Mais il n'en est que plus aimable.  
  
Mais quel soupé délicieux !  
Que de nectar & d'ambrosie !  
Que de plaisirs & de beaux yeux !  
Non, vous n'avez rien que j'envie,  
Buffets d'*Hébé*, table des Dieux.  
Dans ce fallon je vois les cieux,  
Je vois des amis & *Julie*.

La nuit regne sur l'univers.  
Tout dort dans un profond silence.  
Les champs, les villes & les mers  
Sont cachés sous un voile immense.  
Les projets, les soins dévorans  
Font veiller de pâles ministres.  
Les aîles des songes sinistres  
Pressent la couche des tyrans.  
Et moi, je regarde *Julie*.  
L'éclat des flambeaux allumés  
Rend ses traits plus animés,  
Sa parure en est embellie ;  
Sa main, par *Vénus* arrondie  
D'un vin d'Aï verse les flots ;  
La mousse féconde en faille  
Fait pétiller tous les cerveaux ;  
Loin de nous tout mortel qui pense ;  
Le bon vin s'exhale en bons mots,  
J'applaudis à ceux qu'on me lance.

Je ne vois point à mon côté,  
Je n'entends pas ici *Valère*,  
Qui fier d'un nom jadis vanté,  
Mais jaloux du talent de plaire,

Daigne se montrer populaire,  
D'une pénible aménité  
Voile son triste caractère,  
Applaudit d'un air concerté  
Au sel d'une joie étrangère,  
Se croit aimable & respecté,  
Veut qu'on l'envie & le regrette,  
Rit le premier par vanité  
De ses bons mots qu'il me répète,  
M'amuse par sa dignité,  
Et m'attriste par sa gaîté.  
Je ne vois point cette *Delphire*,  
Triste coquette à quaranté ans,  
Mauffadé avec des diamans,  
Qui s'étudie à bien sourire,  
Lance un regard qu'elle croit fin,  
Tour-à-tour vive & languissante,  
Même avec art s'impacienté,  
Cherche le ton, l'air enfantin,  
Et pour m'ennuier, se tourmenté.

Vous qui brillez sans ornement,  
Vous rivales sans jalousie,  
Filles du Dieu de l'*Enjouement*,  
Nymphes qu'adore ma patrie,

Ce Dieu vous offre ses faveurs,  
 Il tient le fil de vos journées,  
 Et vous ne cherchez point les fleurs  
 Dont vos têtes font couronnées.

Ah ! que n'ai-je sous d'autres cieux  
 Chanté celui qui vous inspire !

Vous présidez à son Empire :  
 J'eusse consulté vos beaux yeux,  
 Ces yeux, dont un regard déploie  
 L'esprit, la douceur & la joie,  
 Ce fouris malin, mais flatteur,  
 Ces graces nobles, mais légères,  
 Des cours des rois l'art enchanteur,  
 Mais le ton naïf des bergères.

Si dans les jours d'*Anacréon*,  
 Et sous le ciel brillant d'*Homère*,  
 Vos yeux eussent vû la lumière,  
 Que vit l'amante de *Phaon*,  
 La Grèce eût placé votre nom  
 Au Parnasse comme à Cithère.  
 Tous ses poètes renommés  
 Eussent recueilli sur vos traces

Ces fleurs dont nous sommes charmés ;  
*Vénus* eût compté quatre Graces. \*

*Uvaune*, tes flots orgueilleux  
 N'arrosent point d'illustres villes :  
 Mais tes flots dans un cours heureux  
 Baignent de champêtres asyles.  
 Ton nom si cher n'eût pas l'honneur  
 D'être célébré par *Virgile*,  
 Ou d'être gravé par *Delisle* :  
 Mais il est écrit dans mon cœur :  
 Lé Rhin a vû *César* vainqueur ,  
 Follement épris des conquêtes ,  
 Porter la foudre & la terreur :  
 Mais tu fus témoin de nos fêtes.

O vous que j'aime , ô dignes sœurs ,  
 Vous , que malgré tant de rigueurs ,  
 Un peuple de rivaux encense ;  
 Ne couronnez point leurs desirs ,  
 D'une barbare indifférence  
 N'allez point paier mes soupirs.  
 Dira-t-on toujours qu'une Belle  
 Ne fait pas aimer un absent ?  
 Quoique François , je suis constant ,  
 Et dans Paris je suis fidelle.

\* Ces Dames sont quatre sœurs.

## E P I T R E I V.

A T H É M I R E.

*Sur l'Ennui.*

T O I , qui dans l'âge où l'on fait rire ,  
Goûtes les charmes du printems ,  
Loin de Paris qui te desire ,  
Te voit-on , aimable *Thémire* ,  
Animer par des sons brillans  
Le clavecin , l'orgue & la lyre ?  
Formes-tu ces divins accens  
Dont l'accord me touche & m'enflâme ,  
Qui retentissent dans mon ame ,  
Lorsqu'ils ne charment plus mes sens ?  
Je ne puis te croire infidelle  
Au Dieu des arts qui te chérit ;  
Tu fais cultiver ton esprit ,  
Quoique naïve , jeune & belle.  
Je crois te voir sous des berceaux  
Que rafraîchit l'amant de *Flore* ,  
Écouter le chant des oiseaux ,  
Ou contempler les feux nouveaux  
Dont l'azur des cieux se colore.

Pour moi, j'éprouve les langueurs  
D'un misantrope qui s'ennuie ;  
A mes yeux, couverts des vapeurs  
De la sombre mélancolie ,  
La nature n'a point de fleurs.  
Dans Paris je suis solitaire ;  
De *Rameau* les accords puissans ,  
La muse même de *Voltaire* ,  
Vive & folâtre en cheveux blancs ;  
Ne font qu'une atteinte légère  
Et sur mon ame & sur mes sens.

Cependant, me créant des peines ,  
Vais-je quêter le froid accueil  
Des protecteurs, des faux Mécènes  
Qui daigneroient m'offrir des chaînes ,  
Et me fourire avec orgueil ?  
Vil par nature ou par systême ,  
Vais-je enivrer d'un fade encens  
Ce peuple qu'on nomme les Grands ,  
Et par de pénibles accens ,  
Étonner leur vanité même  
Du long récit de leurs talens ?  
Vais-je, dans des coupes vermeilles ,

Boire un bon vin parmi des fots ;  
 Les défraier par des bons mots ,  
 M'endormir dans leurs tristes veilles ;  
 Et , peu fait pour un noble effor ,  
 D'un Midas couché sur son or ,  
 Careffer les longues oreilles ?  
 Je hais le ton fier ou soumis ,  
 Je dédaigne l'art des grimaces ,  
 Je ne chante que mes amis ,  
 Et ne fais point de dédicaces.

Du cœur de l'homme affreux vautour ,  
*Ennui* , quels feroient donc mes crimes ?  
 Crains-tu de manquer de victimes ?  
 Tant de rois composent ta cour !  
 Faut-il hélas ! que tu m'opprimes  
 Au sein des jeux & de l'amour ?  
 Faut-il que ton souffle empoisonne  
 Les plaisirs de mes premiers ans ?  
 Verrai-je les nuits de l'automne  
 Dans les beaux jours de mon printemps ?

Ah ! pour signaler ta puissance ,  
 Cherches-tu de nombreux vassaux ?  
 Je vois une recrue immense

Digne de suivre tes drapeaux.  
Endors au sein de leur yvresse  
Ces fous brillans , héros du jour ;  
Enfans vieilliss par la mollesse ,  
Qui des travers de leur jeunesse  
Amusent la ville & la cour ,  
Sont au-dessous d'une foiblesse ;  
Ont une Laïs pour maîtresse ,  
Et font un bail avec l'amour  
Qui les avilit , les caresse ,  
Et qui les trompe tour-à-tour.  
Assoupi ces menteurs célèbres,  
Dans la chaire de vérité ,  
Ces faiseurs d'oraisons funèbres ,  
Dont l'éloquente vanité  
Des princes flatte la poussière ;  
Saints prélats , qui chargés d'honneurs ,  
Parlent du néant des grandeurs ,  
Étalent d'augustes douleurs ,  
Et des cieux ouvrent la barrière  
A des ames de grands Seigneurs.  
O Dieu puissant , place ton trône  
Dans ce beau monde si vanté ,  
Où regne avec l'oïfiveté

Une élégance monotone ,  
 Un air poli, froid , concerté ;  
 Où l'homme rampe aux pieds des Belles ,  
 Où changeant de sexe pour elles ,  
 Sans force & sans vivacité ,  
 Il se lasse même à médire ;  
 Où par l'esprit meurt la gaieté ,  
 Où la jeunesse & la Beauté  
 Bâillent dans l'effort du sourire.

Va couronner de tes pavots  
 Les lecteurs oisifs de gazettes ,  
 Les pédans à doubles lunettes ,  
 Les faux plaisans , les faux dévots ,  
 La none au maintien séraphique ,  
 La prude au modeste souris ,  
 L'algébriste au front méthodique ,  
 Le robin à l'air symétrique ,  
 Et même assez de beaux-esprits.  
 Mais sur-tout , la reconnoissance  
 Doit te parler pour les maris.

( *Ennui* chez eux a pris naissance. )

Qu'ils soient tes plus chers favoris.

Que dis-je ? à de nouveaux supplices  
 Devrois-je inviter ton courroux ?

Ah ! tu n'as que trop parmi nous  
Et de sujets & de complices.  
C'est toi, dont les sombres vapeurs,  
Sous le nom de philosophie,  
Ont enfanté ces novateurs  
De qui la main appesantie  
Dessèche les brillantes fleurs  
De la sublime poésie ;  
Qui, froids censeurs des fictions,  
Glacent par des calculs arides  
Le langage des passions,  
Et qui, législateurs timides,  
Mesurent le vol des *Miltons*  
Avec le compas des *Euclides*.  
Tu conduis le peuple chagrin  
De ces modernes moralistes,  
Subtils & secs anatomistes  
Des plis nombreux du cœur humain ;  
Sages, dont la raison suprême  
Défend au cœur de s'attendrir,  
Qui pensent quand il faut sentir,  
Font de la nature un problème,  
M'enlèvent jusqu'à l'amitié,  
Parlent de tout avec pitié,

Et tristement, du bonheur même,  
Ta main défigure les traits  
D'une muse ton ennemie.  
*Ennui*, tu fais pleurer *Thalie*.  
Son masque est chargé de cyprès.  
C'est une bourgeoise ennoblie  
Qui vient déclamer des regrets  
Sur la scène de la folie,  
Où s'épuise en vagues portraits,  
Sans peindre l'homme qu'elle oublie,  
Jouant l'héroïsme & les pleurs,  
*Melpomène* au langage épique  
Se plaint aussi de tes rigueurs.  
N'inspires-tu pas ces rimeurs  
Qui pleins d'un délire emphatique,  
Dans un accès mélancolique  
Prêtant leur ame à des Césars,  
Offrent en vain à mes regards  
Glacés par leur ton léthargique  
Des feux, des poisons, des poignards,  
Dans une parade tragique?  
Sans doute, *Ennui*, tu t'en fouviens,  
Tes langueurs couloient dans leurs veines,  
Tu leur dictas de longues scènes,  
Leurs vers ne sont-ils pas les tiens?

En faveur de tant de soutiens,  
Épargne-moi, je t'en conjure.  
D'un philosophe ai-je l'allure ?  
Suis-je aussi sage qu'un *Mentor* ?  
Me trouverois-tu la figure  
Ou d'un savant ou d'un *Nestor* ?  
Des préceptes de la vieillesse  
Je fuis la morne austérité ;  
Je préfère à sa gravité  
L'enjouement, la légèreté  
Et les écarts de la jeunesse.  
Partisan de la volupté,  
Des arts, & de la liberté,  
Dois-je connoître la tristesse ?  
*Ennui*, *Thémire* est ma déesse,  
Et ma devise, la gaîté.



---

## ÉPIÎTRE V.

A M. THOMAS, Auteur de l'Éloge  
de Du-Guay-Trouin.

*Sur le Génie considéré par rapport aux Beaux-Arts.*

LES Grecs & les Romains, ces peuples de héros,  
Honoroiert leurs guerriers d'un marbre périssable.  
La France élève aux siens un monument durable ;

Ils revivent sous tes pinceaux.

J'ai parcouru les mers à ta voix éloquente,  
Oui, j'ai vû les débris & le choc des vaisseaux,  
L'homme, jouet des vents, des écueils & des flots,  
De sa propre fureur victime renaissante,

Le feu, le sang mêlés à l'écume des eaux,

Et de vingt monarques rivaux

Sur le vaste océan la dépouille flottante.

*Du Guay m'inspire ; écoute-moi.*

Mon ame dès long-tems à la tienne est unie,

Tu viens de m'embraser des flâmes du Génie ;

J'ose le chanter près de toi.

Ce don brillant, ce don suprême,

Sur la terre émané des raions éternels,

Nous approche de Dieu lui-même,  
Et d'un feu créateur échauffe des mortels.  
Hélas ! de ce beau feu la nature est avare ;  
Le temps avec effort l'arrache de ses mains.

Mais ceux qu'anime un feu si rare ,  
Suffisent pour guider les fragiles humains  
Dans cette nuit profonde où leur foule s'égare.

Tels sont ces globes enflammés  
Dans l'espace infini confusément semés.

Leurs clartés vives & fécondes  
Touchent aux derniers points de ce vaste univers,  
Dévoilent à nos yeux l'immensité des airs ,  
Et fertilisent tous les mondes.

Sur ce globe sauvage arrêtons nos regards :

Tout change à la voix du *Génie*.  
Il communique à tout la chaleur & la vie ;  
Il crée , en se jouant , les prodiges des arts.

Des maisons vastes & mobiles

Flottent sur l'abyme des eaux.

Les citoyens zélés , les Dieux & les héros  
Respirent sur le marbre & sur l'airain dociles.

L'effet magique des pinceaux

Me donne des erreurs & des plaisirs utiles,  
Le bois harmonieux , une touchante voix

Peignent des sentimens , ou tracent des images ;  
 Et des sons , asservis à de brillantes loix ,  
 Célèbrent les guerriers & captivent les sages.

Mille cris font retentir l'air.

Où vole en frémissant cette troupe rébelle ?

Dans leurs yeux la rage étincelle.

Ils portent dans leurs mains & la flame & le fer.

Un seul homme éloquent s'oppose à leur furie.

Un seul a pu calmer ces flots tumultueux.

O prodige ! Déjà tous les cœurs vertueux

Aiment la paix & la patrie.

Autour d'un théâtre pompeux ,

Je vois une foule innombrable.

*Voltaire* , aux fiers accens de sa voix redoutable ,

Fait sortir du tombeau d'illustres malheureux.

Tout un peuple , agité de crainte & d'espérance ,

Frémit dans un sombre silence.

Il craint de respirer : une agréable horreur

Le fait palpiter de terreur.

Souvent cette muette yvresse

S'exhale par des cris tout-à-coup élancés.

Des pleurs délicieux soulagent la tristesse

Dont tous les cœurs sont oppressés.

Chacun quitte à regret cette scène sanglante.

Dans un effroi qu'il aime il reste enseveli ;  
Et conserve longtems une image effraïante  
Des malheurs dont il a pâli.

Chargés de chaînes éternelles ;  
Esclaves des besoins & des plaisirs des sens ;  
Combien d'hommes obscurs se délivrent du temps  
Par de pénibles bagatelles !

Au sein des cours & des cités ;  
Quel soin charme un esprit sublime ?  
Au milieu d'un vain bruit & des frivolités ,  
Il lit au cœur de l'homme , il fonde cet abîme.

C'est-là qu'on voit les mœurs , les préjugés , les loix ,  
Le choc des plaisirs & des peines ,  
Le flux des passions humaines ,  
Ce flux , qui salutaire & funeste à-la-fois ,  
Nous conduit à de beaux rivages ,  
Et nous entraîne quelquefois  
Vers de sanglans écueils , entourés de naufrages.

Fuïant le luxe & le cahos ,  
Revole-t-il au sein des champêtres asyles ?  
Actif , même dans le repos ,  
Ses sens deviennent plus agiles.  
Son esprit plus fécond , touché de mille attraits ,



## Épîtres

S'étonne & s'attendrit du charme qui l'inspire.  
Les ruisseaux des vallons , les grottes des forêts ,  
Les épis ondoians sous l'aîle du zéphire ,  
Les amours des oiseaux , leurs chants mélodieux ,  
Les feux du jour , l'azur des cieux  
Reproduits dans une onde pure ,  
Tout l'émeut , tout lui parle : ah ! c'étoit pour ses yeux  
Que l'Éternel fit la nature.

Un gland , qui détaché tombe au bord d'un ruisseau ,  
Qu'on foule avec mépris , ce gland frappe sa vûe.  
Il y voit tout un chêne , il le voit arbrisseau ,  
Ou déjà caché dans la nue.

Ce chêne , d'un bois sombre augmente les horreurs ,  
Ou , penché sur un fleuve , embellit son rivage ;  
Opposé aux brûlantes chaleurs  
La voûte d'un épais feuillage ;  
Ou , flétri par l'hiver sauvage ,  
Étend de long rameaux sans verdure & sans fleurs ;  
Il prête un solitaire ombrage  
Aux plaisirs des amans , aux repas des buveurs ;  
Abattu par le fer , déchiré par l'orage ,  
Il cède en longs éclats à des coups destructeurs ,  
Ou périt , fillonné par les traits du tonnerre ;  
Aliment d'un feu salutaire ,

Il ranime à-la-fois mon sang & mes esprits ;  
Il s'élève en colonne & soutient des lambris ;  
Il brave sur les eaux , jusques dans ses débris ,  
Les aquilons fougueux qu'il bravoit sur la terre. |

Et le monde entier & ses loix ,

Que font-ils sans l'être qui pense ?

Que l'homme disparoisse , & tout change à-la-fois ;

Tout n'a qu'une vaine existence.

Son regard manque aux cieus, aux montagnes, aux bois ;

Les astres , loin de sa présence ,

Se meuvent sourdement dans un morne silence ;

Et l'auguste univers sans témoin & sans voix ,

Est une solitude immense.

O charme inexprimable ! ô que j'aime à sentir

Les mutuels rapports , l'invisible harmonie

Qui soumet la nature à l'homme de génie !

De son cœur dans le mien il la fait retentir.

Toutes les passions que nourrit la jeunesse ,

Qui prouvent ma grandeur non moins que ma foiblesse ,

Il les imite & je les sens.

Il perce les replis de l'ame des tirans ,

Peint les horreurs de l'esclavage ,

Les tempêtes du cœur , les scènes du carnage ,

De cent peuples armés les glaives menaçans,  
 Sous de nombreux fléaux les humains gémissans ;  
 Et lui-même effrayé , pâlit de son ouvrage.

Souvent , pour ces mortels choisis ,  
 Les plus petits objets font des traits de lumière.  
 Par eux mille rapports tout-à-coup sont faisis.  
 Un seul point leur découvre une immense carrière.

C'est leur esprit qui voit , qui remplit tous les lieux.  
 Lui seul a tous les tons & parle à tous les âges.  
 Sombre , léger , naïf , sublimé , gracieux ,  
 Il fait jouir du calme & trembler des orages ,  
 Voltige sur les fleurs & plane vers les cieux.

C'est l'aigle dont l'effor rapide  
 Frappe l'olympé radieux ,  
 Et qui , d'un regard intrépide ,  
 Va fixer le soleil réfléchi dans ses yeux.

C'est une colombe légère  
 Qui fait voler un char peint de riches couleurs ,  
 Parcourt les bosquets de Cythère ,  
 Et promène *Vénus* sur des routes de fleurs.  
 Ou tel , un rossignol , au milieu des ténèbres ,  
 Fait retentir ses chants funèbres  
 Dans le calme effrayant des bois.

Un charme redoutable enchaîne ici mes pas.  
Je m'étonne & frémis de trouver des appas  
A des lieux tristes & sauvages.  
Échappés au torrent des âges,  
Ces lieux ont vû tomber des trônes, des états ;  
Ils périront un jour dans les débris du monde.  
Ces gouffres à mes pieds me présentent la mort.  
Mon ame, en méditant sa foiblesse & son sort,  
S'enfonce par degrés dans une horreur profonde.  
Je nourris dans mon sein un agréable effroi.  
J'admire la nature & puissante & féconde.  
Je sens dans ces deserts les hommes loin de moi.

Ah ! c'est au bord de ces abymes  
Que *Lucrece* ou *Buffon* couleroient de beaux jours.  
C'est ici que perçant des mystères sublimes  
Ils fauroient dédaigner & la gloire & les cours.

Quand les neiges éblouissantes  
Couvrent au loin les champs glacés,  
Qu'au sein des forêts gémissantes  
Les cédres tombent fracassés,  
Que les fleuves cent fois poussés & repoussés  
Précipitent le cours de leurs eaux écumantes,  
Que la fureur des vents sur les mers mugissantes

Emporte des vaisseaux les débris dispersés ;  
Et frappe de terreur les villes chancelantes :

Le sage , en ces affreux momens ,  
Contemple sans pâlir ces terribles images ;  
Il fait jouir , tranquille au milieu des ravages ,  
Du désordre des élémens.

Il sent l'ordre éternel au-dessus de nos têtes ,  
Il voit avec plaisir les horreurs des hivers ,  
Et l'équilibre heureux , soutien de l'univers ,  
Qui rend utiles les tempêtes.

Il veut saisir tous ces trésors  
Que des siècles d'étude ont effleurés à peine ;  
Les nœuds de l'immuable chaîne  
Qui lie & suspend tous les corps ,  
Tant de propriétés , d'espèces , de ressorts ;  
Il embrasse , il parcourt l'immensité des choses ,  
Des sels , des eaux , des feux combine les rapports ,  
Discute les effets , approfondit les causes ,  
S'élance vers le Dieu de tant d'êtres divers ,

Admire autant ses mains fécondes  
Dans l'aîle d'un insecte ou le sable des mers ,  
Que dans l'éclat des cieux & la foule des mondes.

Tu fais le prix de ces instans ,  
Tu goûtes ces plaisirs inconnus au vulgaire ,

O mon ami ! le don de plaire  
N'énerve pas toujours les sub'imes talens.  
Je t'ai vû regarder d'un œil philosophique  
Le superbe & sombre tableau  
Tracé par la nature au pied de ton château.  
Pour en peindre l'image effraïante & rustique,  
D'*Homère* ou de *Rembrant* que n'ai-je le pinceau ?  
O souvenir mêlé de joie & de tristesse !

Parmi les fêtes & les jeux  
Que poursuit dans Paris la riante jeunesse,  
Je regrette les jours, si chers à tous les deux,  
Qu'à l'envi remplissoient les arts & ta tendresse.  
Dans ces jardins si beaux qui délassoient un roi,  
Où *Racine* touchoit la lyre,  
Je regrette ces lieux où mon ami respire ;  
Mon cœur y vole auprès de toi.

F I N.

---

*Faute à corriger.*

Page 48, & trembler des orages, lisez frémir.

---

*A P P R O B A T I O N.*

**J'**AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier six Epîtres, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.  
A Paris ce premier Mars 1762. SAURIN.

